CYBORG PHILOSOPHIE

Extrait de la publication

Du même auteur

Buffon
Histoire naturelle et philosophie
H. Champion, 2005

Buffon illustré
Les gravures de l'histoire naturelle (1749-1767)
Muséum national d'histoire naturelle, 2007

Darwin contre Darwin
Comment lire *L'Origine des espèces* ?
Seuil, 2009

La Virilité
À quoi rêvent les hommes ?
Larousse, 2009

Extrait de la publication

THIERRY HOQUET

CYBORG PHILOSOPHIE

Penser contre les dualismes

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

L'ORDRE PHILOSOPHIQUE

ISBN 978-2-02-106028-7

© Éditions du Seuil, octobre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je dédie cet ouvrage à touTEs les participantEs de l'atelier de lecture du département de philosophie de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense : un lieu où l'on philosophe comme pas deux.

Extrait de la publication

Présentation de Cyborg

En 1987, Paul Verhoeven mettait en scène *RoboCop*, l'une des figures les plus fortes de Cyborg. Alors que le crime et la corruption règnent sur Detroit, l'agent Murphy (Peter Weller) est atrocement mutilé par un gang mafieux, puis laissé pour mort, simple lambeau de chair ensanglanté. Mais les institutions s'emparent de ses restes et créent RoboCop, le policier de l'avenir. Cyborg, RoboCop l'est comme mixte de robotique et d'organisme : la machine et la chair fonctionnent de concert et lui permettent d'exécuter différentes opérations ou fonctions. Cyborg, RoboCop l'est aussi par ses ambiguïtés. D'un point de vue médical, RoboCop est le produit d'une expérimentation techno-scientifique : de prime abord, la robotique fonctionne comme une prothèse qui sauve la vie de l'agent Murphy dont il ne reste pas grand-chose ; mais la robotique est aussi le procédé par lequel les pouvoirs s'emparent d'un organisme et le détournent à leur profit. Le chirurgien en charge de la « réparation » décide par exemple d'amputer le bras qui reste à Murphy pour le remplacer par un bras robotique, jugé plus efficace. RoboCop n'est donc pas une simple prothèse : il est le point où l'acier se propose de se substituer à l'organique, où l'activité humaine prend possession des chairs vierges. RoboCop est-il encore humain ? Son identité est-elle toujours celle de Murphy ?

Extrait de la publication

On en doute : non seulement l'organisme de Murphy a été réduit au minimum, mais sa mémoire même a été autant que possible lessivée. Il ne lui reste guère de souvenirs de sa vie et de ses amours d'avant : le policier de l'avenir ne doit pas s'encombrer de ces choses pesantes et perturbantes que sont les pensées et les émotions. La mélancolie n'est pas du monde de Cyborg. RoboCop a donc été rendu public : on s'est employé à supprimer tout ce qu'il pouvait y avoir de personnel en lui. Est-il complètement public pour autant ? En réalité, RoboCop est la propriété et le produit pilote d'une entreprise capitaliste : c'est un produit d'appel, conçu pour faire des affaires – privées. De plus, la politique qu'il sert est ambiguë. Idéalement, elle se résume au grand mot de « Justice » et au respect de la Loi. Mais s'il est l'inflexible serviteur de l'ordre, RoboCop est avant tout le garant de l'ordre *établi*. Or, rien n'indique, loin de là, que cet ordre est juste. Les politiciens véreux qui gouvernent la ville ont d'ailleurs assorti leur policier modèle d'une directive qui l'empêche de se retourner contre eux et d'enquêter sur leurs propres crimes. En combattant les mafias rivales, RoboCop combat donc avant tout les factions adverses et les compétiteurs indélicats de ses propriétaires.

RoboCop est donc une identité sous copyright : c'est une marque qui rapporte ; une entreprise privatisée dont la prospérité sert les intérêts d'une caste, celle des dirigeants. Il est l'humain dépossédé de lui-même et transformé en marchandise à la mode : condamné à être remplacé sous peu par un produit de seconde génération, plus performant ou au design plus séduisant. C'est également l'individu dépouillé de sa personne et de sa liberté, assigné à devenir le valet du capitalisme et de la bourgeoisie. Le film se termine sur ce point sur une note optimiste : Murphy, dont les pensées affleuraient par bribes de l'automatisme des actions robotiques, finit par reprendre possession de sa personne et par recouvrer une certaine liberté, une certaine pensée ou une certaine humanité au sein du dispositif machinique. Par cette victoire contre l'aliénation ou la dépos-

Extrait de la publication

session de soi, Cyborg peut donc, *in extremis*, garder quelque chose d'humain : des souvenirs, c'est-à-dire un avenir[1].

Quoi qu'il en soit, Cyborg n'a pas une destinée enviable. La fiction nous le présente non comme l'avenir radieux de l'humanité, mais comme ce qui advient par corruption et mutilation de l'humain naturel. La définition de Cyborg se fait donc par défaut : défaut d'humanité, défaut de liberté, défaut de pensée, défaut de perfection organique. Pour le reste, Cyborg est un produit marchand, un dispositif pour remplir efficacement des fonctions, un esclave des puissants, l'incarnation de l'application inflexible de la règle (une justice sans états d'âme et sans émotions). Dans le film de Verhoeven, l'humain doit se prémunir de devenir Cyborg. Reste à savoir si ce que peint Verhoeven est *seulement* une fiction, l'image d'un futur dystopique duquel il faut se garder, ou si Cyborg n'est pas déjà l'image de notre condition. Cyborg interroge le statut des prothèses, entre remplacement et substitut : la volonté d'améliorer peut très vite s'immiscer dans la réparation et prétendre à la transformation ou à la métamorphose. Rien ne garantit en effet que l'ADN, la chair et le sang soient le *nec plus ultra* en matière de composition des individus. Du coup, on peut considérer l'acier ou le silicium des puces électroniques comme des supports bien plus stables pour soutenir la personne. Les individus amputés et réparés par prothèse robotique sont en réalité le laboratoire où s'expérimentent les formes de vie de l'avenir : où l'humain sera prolongé, c'est-à-dire à la fois amplifié et potentiellement annihilé par l'avènement d'autre chose qui n'est plus lui. La question de savoir si ce « posthumain » est désirable est tranchée négativement par Verhoeven.

Mais dans le même temps, la presse, la toile et les télévisions semblent délivrer un message différent. Si la fiction propose des figures de Cyborg-repoussoir, la rue et les médias produisent

1. Sur l'aliénation comme privation et dépossession, cf. S. Haber, *L'Aliénation. Vie sociale et expérience de la dépossession*, Paris, PUF, 2007.

plutôt des portraits de Cyborg séduisants. Ainsi Yves Rossy, Suisse vaudois né en 1959, plus connu sous le nom de « Fusion-Man » ou « JetMan ». Ancien mécanicien et pilote passionné de chute libre, il s'est construit une aile-prototype en carbone dotée de quatre réacteurs pour un poids total de 55 kg, à l'aide de laquelle il peut atteindre les 300 km/h. Arrimé à son aile, il se présente comme une créature hybride : mi-homme, mi machine, à moins que ce ne soit mi-homme, mi-animal, « premier homme-oiseau » de l'histoire de l'aviation. Il a traversé la Manche le vendredi 26 septembre 2008 et, s'il a pour le moment échoué à relier Tanger et Tarifa, chacune de ses apparitions publiques est dûment sponsorisée et fait l'objet d'une couverture médiatique extensive.

Les performances sensorielles font également l'objet d'extensions. Neil Harbisson (né en 1982) est né frappé d'achromatopsie : il voit le monde en noir et blanc, avec différentes teintes de gris. Grâce aux travaux d'Adam Montadon (de l'entreprise HMC MediaLab), Harbisson a été pourvu d'une structure appelée « œilborg » (*eyeborg*) qui lui permet de convertir les couleurs en fréquences sonores. Les couleurs les plus basses du spectre, comme le rouge, sont associées aux notes les plus basses et les notes les plus hautes aux couleurs de l'autre extrémité du spectre (le violet). Entre Harbisson et Montadon, il semble bien qu'il y ait une sorte d'osmose médiatique : le premier peaufine son image de jeune artiste, non plus seulement musicien, mais également peintre polychrome, traçant des portraits sonores et faisant entendre le « son de Cyborg ». Il a obtenu la permission de la part des autorités britanniques de porter son équipement sur la photographie de son passeport, ce qui lui permet de se proclamer « officiellement » « premier œilborg au monde ». De son côté, Montadon se déclare « inventeur de l'œilborg » et exhibe son prototype avec fierté. Il décrit l'œilborg comme la création d'une « nouvelle sensation », une extension cybernétique du système perceptuel humain. Mais en réalité, l'œilborg utilise simplement un sens

Extrait de la publication

humain fonctionnel et le détourne (*hijack*), ou plutôt lui adjoint un convertisseur de données : ainsi, Harbisson « voit » les couleurs avec ses oreilles, c'est-à-dire qu'il entend les variations de couleurs traduites en variations de sons. L'expérience n'est pas sans faire penser au « clavecin oculaire » du père Castel, évoqué par Diderot dans sa *Lettre sur les sourds et muets*.

Dans chacune de ces figures contemporaines de Cyborg, la fusion de l'organisme et de la technique est présentée comme l'avènement de nouvelles formes de vie. Notre parcours exige encore de passer par bien d'autres figures, comme celles des athlètes, de leur équipement et des pratiques de dopage. Le corps sportif, arc-bouté sur le souci de sa performance, semble impliquer l'acceptation d'un renoncement croissant à son autonomie et la soumission aux exigences des sponsors et des équipementiers, en étroite collaboration avec les laboratoires pharmaceutiques. Il nous faudra également passer par la médecine où se développent les organes en matériaux artificiels[1].

Aboli, l'idéal du corps naturel ! Cyborg trouble la manière dont nous comprenons l'humain, en particulier dans son rapport à la technique. Par son pouvoir de transgresser les frontières, Cyborg est devenu un étendard, un instrument de lutte contre l'aliénation sous toutes ses formes : RoboCop s'est rebiffé contre les pouvoirs cannibales qui prétendaient l'accaparer. Cyborg invite également à réfléchir à la manière dont la différence entre la nature et la technique est repensée comme différence des sexes. Cyborg semble être parfois « hypermasculiniste » si l'on considère des personnages comme Terminator ou RoboCop, mais on le trouve aussi réinvesti par la théorie féministe avec des figures comme le Major Kusanagi, l'héroïne de *Ghost in the Shell*. Est-ce à dire que Cyborg est le neutre ou l'androgyne, proposant une autre manière d'articuler le masculin et le féminin ? Une perspective féministe sur

1. Cf. *infra*, notamment § 7.7 et 7.8.

Cyborg a été portée sur le devant de la scène par l'important « Manifeste Cyborg » de Donna Haraway, initialement paru en 1985. Un nouveau type de féminisme s'est emparé de Cyborg pour s'opposer à la « naturalisation » de la femme et proposer une autre analyse de la domination dans le monde : une domination dont aucun ailleurs utopique ne peut totalement nous émanciper et avec laquelle il faut toujours, bon gré mal gré, composer. Ainsi, dire que le sujet du féminisme est « Cyborg », c'est dire que la femme n'est pas le pôle « naturel » et pur que la technique mâle viendrait dévoyer. C'est dire également que la condition féminine est faite d'une part de biologique avec lequel il faut composer et d'autre part de technique avec laquelle il faut composer. C'est admettre qu'il y a de la liberté mais qu'il y a aussi de la contrainte, et que les techniques ou les marchandises du capitalisme se présentent souvent sous ces deux aspects *à la fois*. Dire que le sujet du féminisme est « Cyborg », c'est admettre que nul retour à la Nature ne nous sauvera et qu'il faut procéder par approfondissement de la culture et de la civilisation, c'est-à-dire *de la technique*.

Si le féminisme s'est emparé de la figure de Cyborg, c'est notamment en lien avec les techniques de reproduction et avec la question de l'humanité prenant en charge sa reproduction. Il ne s'agit pas seulement de contrôler les naissances, c'est-à-dire de limiter la population humaine d'un point de vue quantitatif ; il s'agit également d'un changement qualitatif dans la manière de produire des humains. Cyborg pose la question suivante : la grossesse est-elle un plaisir, un privilège du Féminin qu'il faudrait absolument préserver, ou est-elle le résidu archaïque du passé barbare de l'espèce ? Autrement dit, l'Utérus artificiel et les rêves d'Ectogenèse (développement embryonnaire en dehors d'un corps de femme) sont-ils la marque de la puissance masculine voulant arracher aux Femmes leur secret et leur privilège, ou bien sont-ils le but que les féministes doivent se fixer comme le terme ultime de la Libération ? La technique intervenant dans la procréation est-elle l'alliée des femmes et de leur

émancipation ? ou au contraire leur pire ennemie et la source de bien des maux à venir ? Par ailleurs, l'embryon ou le fœtus lui-même – et pas seulement la femme – peut être codé comme Cyborg, c'est-à-dire compris par son inscription dans un contexte technique et institutionnel de sa conception à sa naissance. Le cas des grands prématurés est bien sûr ici particulièrement frappant, mais il n'est pas besoin d'en appeler aux « fœtus de la vingt-troisième semaine », dont la survie incertaine implique la mobilisation de tout un appareillage. Finalement, tout embryon est peut-être déjà Cyborg, par le biais des nouvelles techniques de fécondation et de délivrance, mais aussi des méthodes de visualisation du fœtus et d'intervention sur son existence prénatale.

*

En définitive, croisons-nous Cyborg dans la rue, est-ce le nom de notre reflet dans un miroir ? Cyborg déjoue nos prédictions : impossible créature de fiction, ou description de notre quotidien le plus banal ? Fantasme irréalisable ou outil d'une nouvelle ontologie ? Sous toutes ces figures, Cyborg vient troubler la philosophie. Cyborg bouleverse les dichotomies les plus couramment admises, proposant un chemin entre les grilles d'alternatives binaires : nature/artifice, organisme/machine, masculin/féminin, normal/pathologique, humain/non-humain. Penser contre ces dualités, c'est bien sûr s'y opposer ; c'est aussi penser à leur contact, dans une proximité féconde et inattendue. Il semble parfois que Cyborg est un instrument par lequel l'humanité se libère des servitudes du passé ; mais il semble parfois également que Cyborg n'est que le nom de notre asservissement croissant à un système technique de contrôle et d'oppression. Apparaissant parfois comme la continuation et l'épanouissement de notre espèce (l'humanité comme espèce technique) ou comme la disparition de l'humain dans l'émergence

Extrait de la publication

de nouvelles formes plus « évoluées » (le « posthumain »), Cyborg se présente tour à tour comme la description de notre condition présente, comme notre avenir ou comme notre déchéance ; comme le repoussoir absolu, l'incarnation d'une humanité perdue dans le cliquetis mécanique de l'acier, ou comme l'espoir possible de ce que nous deviendrons quand viendra l'heure de la libération de la mort ou des embarras de la chair. Le nom de « Cyborg » désigne-t-il dès lors le corps soumis à d'infinies prothèses (le régime généralisé de la jambe de bois), ou exprime-t-il au contraire l'espoir d'un corps augmenté de nouvelles performances ? Cyborg invite donc à réfléchir à la médecine, entre réparation et amélioration, ou, dans les rhétoriques actuelles : « anthropotechnies », techniques de l'humain amélioré ou *upgradé*, l'« humain 2.0 ». Sous le nom de Cyborg, visant l'ablation totale de la chair, rejouerait-on l'illusion de l'ancienne colombe platonicienne, qui rêvait d'un ciel sans air, où elle pourrait voler plus librement ? Cyborg offre ainsi la table de contradictions non résolues, et peut-être insolubles. *Cyborg philosophie* veut tenter de cartographier ce domaine.

Au moins trois bizarreries linguistiques pourront surprendre dans ce texte, dont le sens s'éclaire plus bas : « Cyborg » apparaît comme un nom propre (§ 3.16), pour lequel s'est imposé le pronom « ille » (§ 6.12) et dont on dit qu'ille est un « stuff » (§ 3.4). Comme Cyborg est un personnage, il a fallu traiter Mutant, Robot, Organorg, Femme, Prolétaire et d'autres encore comme des personnages et leur donner le statut de noms propres. Insensiblement et de proche en proche, nous avons convoqué une puissante gigantomachie : un combat de géants, à propos d'on-ne-sait-trop-quoi[1]. Dans le texte, en dehors des citations, « homme » n'est jamais employé pour « humain »

1. C'est ainsi qu'un disciple de John Locke, ayant médité les sections II, 13, 19 et II, 23, 2 de l'*Essai sur l'entendement humain*, traduirait sans doute le passage du *Sophiste*, 246a2, où Platon parle d'une *gigantomachia peri tes ousias*.

Extrait de la publication

mais toujours pour « humain mâle » ; « genré » vaut pour *gendered*, c'est-à-dire travaillé par des représentations sur le masculin et le féminin et leurs valeurs ; on a parfois risqué « de biais » pour rendre l'anglais *queer* (« biaiser » pour *to queer*). Il était de coutume, quand on parlait d'un individu pratiquant la philosophie, qui lit ou qui pense, d'y référer par un masculin : *le* philosophe, *le* lecteur, *le* penseur. Il s'agissait selon les linguistes non pas d'un masculin mais de la marque de l'universel. D'autres toutefois, brandissant l'étendard féministe, ont observé que cette règle était flexible dans son application. On féminisait toujours tant qu'il s'agissait de l'instruction dite primaire ou maternelle, mais on négligeait de le faire pour d'autres sphères : dès lors qu'il n'était plus question de « la directrice de l'école primaire des petits » mais de « l'école *doctorale* », non plus de « la maîtresse d'école maternelle » mais d'une « maîtresse *de conférences* » à l'Université, le masculin s'imposait et tous disaient, comme un seul homme, « directeur » ou « maître », jugeant la féminisation inutile, voire ridicule[1]. Pourquoi de fait ne pas user du féminin et parler de *la* philosophe, de *la* lectrice, de *la* penseuse ou de *la* théologienne ? Que notre grammaire permette pour une fois de marquer l'universel par le féminin et que, de temps à autre, le féminin l'emporte donc sur le masculin.

Soyez donc les bienvenues, Lectrices ! Car de cette gigantomachie, vous êtes les héroïnes.

1. Nicole Mosconi, communication personnelle.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Postiches,
ou divagations canguilharawayennes

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Liminaire

Les figures apparaissent et disparaissent, cristallisent puis se dissolvent. Elles ont leur vogue et leur désuétude. On les découvre ou les invente ; puis on les oublie. Elles mènent alors une vie souterraine, continuant de hanter les représentations. On leur adjoint l'épithète « prétendu » ; on les met entre guillemets ; on les oublie comme *Agnus Scythicus*, *Aguapa* et *Aguaxima*, auxquels l'*Encyclopédie* consacrait encore des notices ambiguës ; comme l'hystérique, la primitive, la débile, la dégénérée, l'onaniste et l'uraniste, qui eurent chacune leurs traités. Puis, un jour, certains symptômes s'effacent, et les belles entités que l'anatomopathologie avait constituées s'évanouissent comme les fièvres quintes et quartes ; elles s'abolissent comme les qualités dites « réelles » s'évanouirent lorsque, comme l'on dit, « Descartes parut » (lui ou une autre ?). Les faits se trouvent soudain rebelles, impossibles à réunir sous la belle unité des catégories. Ils deviennent des fantômes qui planent sur le monde ; des illusions pleines d'avenir.

Aujourd'hui, un nouveau personnage a été identifié sur Terre et au-delà. Son nom est Cyborg. Cyborg fleurit dans les gazettes, les galeries d'art, ou sur les pages de la toile électronique, comme autrefois l'ananas et l'évêque aquatique, comme les enfants-loups, le garçon-ours lituanien et la *puella campanica* eurent leur temps. Dire que Cyborg est une figure qui permet de

Extrait de la publication

penser aujourd'hui la question des bornes de l'humain et du non-humain est une platitude : ce n'est pas seulement à Cyborg que l'on doit d'incarner cette question, mais bien à la plupart des créatures de science-fiction : Martiens et autres Aliens, formes vivantes ou intelligentes. Dès lors, à quoi sert Cyborg à proprement parler ? Qu'est-ce que Cyborg vient déranger ? Qu'est-ce que Cyborg vient faire penser ?

1960 : Naissance de Cyborg ?

En 1960, Manfred Clynes et Nathan Kline créent le terme « Cyborg » à partir de *cybernetic organism*. Selon Clynes/Kline, Cyborg est un organisme auquel on a ajouté un dispositif mécanique qui lui permet de vivre dans un milieu auquel l'organisme seul ne serait pas adapté. Idéalement, Cyborg libère l'humain de toute dépendance au milieu et lui permet par exemple de vivre dans l'espace. Ainsi, Cyborg Premier, historiquement répertorié comme tel, fut un rat auquel on avait adjoint une pompe osmotique qui lui injectait des produits chimiques et dont la photo parut dans le magazine *Astronautics* en 1960[1].

Pour Clynes/Kline, en 1960, Cyborg est la solution au problème du voyage dans l'espace extraterrestre. Comment faire ? Linné transplantait les végétaux avec leur terre d'origine et grâce à la puissance des serres et à sa science du sexe des plantes, il faisait pousser des bananes dans le jardin de Clifford, aux Pays-Bas. Mais ce que l'on peut réaliser d'un climat à l'autre, sur une même planète, peut-il être réalisé de même d'une planète à l'autre ? Lorsque nous allons dans l'espace ou que nous changeons d'altitude ou de profondeur, que nous nous élevons dans l'air ou que nous nous enfonçons dans l'eau, même en l'absence de sol, nous nous « transplantons » : nous

1. Reproduit dans le volume dirigé par C. Hables Gray, H. J. Figueroa-Sarriera et S. Mentor, *The Cyborg Handbook*, New York, Routledge, 1995, p. 30.

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2011. N° 102512 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication

Extrait de la publication